

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jovette Marchessault
De la femme tellurique à la démythification sociale

Donald Smith

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39642ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Smith, D. (1982). Jovette Marchessault : de la femme tellurique à la démythification sociale. *Lettres québécoises*, (27), 52-58.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Jovette Marchessault :

de la femme tellurique à la démythification sociale

Une entrevue de Donald Smith

Photos : Athé

Jovette Marchessault a recours à toutes sortes de formes créatrices dans son combat pour la libération des femmes. Grâce au pinceau, elle peint de magnifiques constellations cosmiques où règne une harmonie parfaite entre les différents éléments de la nature, contrasté alarmant avec l'univers chaotique des terriens. Ses mains de sculpteure ont créé une tribu sans cesse croissante de femmes telluriques, enracinées, heureuses, ont façonné des masques qui, tout comme les autres formes d'art qui l'intéressent, rappellent étrangement les couleurs et la mythologie de l'art amérindien. Du printemps à l'automne, elle s'isole dans sa cabane des Laurentides. Elle écoute la nature. L'hiver, elle habite la rue Saint-Denis, et c'est là qu'elle a bien voulu me recevoir, chaleureusement, amicalement. C'est sous les yeux des femmes telluriques et des animaux fabuleux qui nous entouraient dans l'appartement-musée de Jovette Marchessault que j'ai ouvert mon magnétophone.

DS : Quelle sorte de travail faisiez-vous avant 1970, l'année de votre première exposition de sculptures ?

JM : J'étais assistante gérante au crédit dans une maison d'encyclopédies. J'ai « débuté » dans la vie, alors encore adolescente, comme ouvrière dans les usines de textile. Comme toutes les femmes nées dans un milieu pauvre, sans diplômes, j'ai fait du « cheap labour ». Cinquante métiers, cinquante misères. J'ai été vendeuse dans un 5-10-15, femme de ménage la nuit dans les grands bureaux, vendeuse en librairie, employée surnuméraire pour le gouvernement etc . . . Puis, après la mort de ma grand-mère, j'ai quitté mon dernier emploi pour écrire. Vainement, durant six mois j'ai tenté d'écrire. Je ne pouvais pas, trop d'an-

nées de misère, de violence, d'abrutissement. Et j'avais peur, très peur de ce que je voulais écrire.

Ne pouvant pas écrire, je me suis tournée vers les arts plastiques. Je n'avais pas de formation, de références culturelles précises et j'ai abordé cela dans un certain état d'innocence, je crois bien. Et ce fut la découverte de la matière, des formes, des couleurs. Un ensorcellement, un plaisir immédiat. Je travaillais rapidement et au bout de quelque jours quelque chose existait qu'on pouvait montrer, échanger. Durant une année entière j'ai travaillé jour et nuit avec tout ce que je pouvais trouver. Je faisais les poubelles, je ramassais toutes sortes de contenants que je transformais en sculptures. Un an plus tard, grâce à Jacques Toupin et

à Carmen Toupin, je faisais ma première exposition solo à la Maison des arts la Sauvegarde. Puis à partir de cette exposition, tout s'est enchaîné et dans les cinq années qui suivirent j'ai fait une vingtaine d'expositions solos. Je n'en vivais pas mais j'en survivais et surtout, et ça c'est le plus important, en tant qu'artiste, j'avais une reconnaissance.

DS : Vous avez dit quelque part que l'écriture est une façon de vous donner l'ego que les femmes n'ont généralement pas.

JM : Oui, c'est un fait, je crois que les femmes en général, n'ont pas d'ego. Quand on donne toujours la priorité aux besoins des autres, quand on est la domestique de tous et chacun, c'est qu'on n'a pas d'ego. L'écriture

ou la peinture ou toutes formes d'expressions que vous choisissez est une manifestation de cet ego. Je ne confonds pas cela avec le « narcissisme » qui est tout à fait autre chose. L'ego est une valeur positive.

DS : Votre « légitimité » dans le domaine de l'écriture s'est imposée dès votre premier roman, *COMME UNE ENFANT DE LA TERRE*, (prix France-Québec 1976), sorte de journal de voyage à travers les Amériques entrecoupé de réflexions autobiographiques. Déprimée par la « peste du progrès », par une enfance difficile et misérable passée sur le plateau Mont-Royal, la narratrice trouve refuge dans la nature et dans l'amitié et l'amour de sa compagne. On sent continuellement la présence des Amérindiens qui semblent vous avoir initiée aux beautés et aux messages de la nature. « Comme une enfant de la terre », vous vous projetez dans la « géographie sacrée de la terre amérindienne ».

JM : Ma légitimité littéraire, c'est la France qui me l'a donnée, car ici, mon premier livre fut reçu par une critique meurtrière de Jean Basile et les ricanements méprisants de ces messieurs des émissions littéraires de Radio-Canada. Évidemment, c'est rarement votre collectivité qui vous reconnaît. Elle aurait plutôt tendance à vous assassiner. Ce livre était un hommage rendu aux peuples et aux cultures des deux Amériques. Ces peuples sont sûrement les derniers peuples visionnaires.

DS : Visionnaire dans quel sens ?

JM : Entre autre parce qu'ils accordent une importance primordiale aux songes, aux visions intérieures de l'être, qu'ils sont connectés sur les forces telluriques. Ce qui ne les empêche pas d'être phalocrates ! Quand on regarde l'art des peuples de la côte ouest ou les merveilleuses gravures des femmes esquimaudes, il est évident que ce sont des visionnaires.

DS : Et puis l'imaginaire faisait partie de la vie quotidienne des Amérindiens ?

JM : C'est ce que j'ai appris, c'est ce que j'ai entendu dans ma petite enfance. Ma grand-mère me racon-

taut que sa mère, une sauvagesse, quand ses enfants mouraient, ne les enterrait pas. Elle faisait sécher les corps dans les arbres : l'air, le soleil et les oiseaux se chargeaient du reste et quand les cadavres étaient réduits à l'état de squelette, elle en conservait certains os dans un sac de peau qu'elle portait sur son dos. Les histoires de ma grand-mère, à mon tour je les transmets et c'est ce que les femmes font depuis le commencement du monde. Comme le dit si justement et si sensiblement Yolaine Simha, écrivaine française, nous sommes des « passeuses de mémoire ».

DS : Le seul autre écrivain québécois chez qui on voit autant d'influence amériquienne, c'est Yves Thériault, même si son optique vous apparaîtrait sûrement chauvine.

JM : Plus que chauvine ! Thériault est un très grand écrivain. Sa façon de percevoir et d'incarner la nature est unique dans notre littérature. C'est un visionnaire et je crois que François Barcelo veut prendre la relève. Mais à côté de ces pages, que de violence, que de mort, comme chez tous les autres écrivains d'ailleurs.

DS : Parlant de violence, vous écrivez dans *COMME UNE ENFANT DE LA TERRE* que « depuis que je suis sur la terre, j'essaie de comprendre le refus violent qui m'habite ».

JM : C'est le refus de la culture patriarcale. Le syndicat du crime comme je l'appelle, maintenant. Une civilisation cancéreuse qui nous colle ses crimes sur la peau. Violette Leduc en est morte, Sylvia Plath, Laure, Colette Thomas, Virginia . . .

DS : Refus du patriarcat, refus des rôles qu'on vous imposait.

JM : Oui, et le premier des rôles, c'était celui de l'hétérosexualité. Femme dans la Babel hétérosexuelle car, bien sûr, Sodome et Gomorrhe, c'est une invention patriarcale, un mensonge de plus.

DS : Mais c'est un refus qui est venu très tard dans votre vie.

JM : Pas du tout. Dès la petite enfance. Évidemment je ne connaissais même pas le mot lesbianisme. J'ai été élevée par des femmes et parmi des

femmes que j'admirais et que j'estimais. Chez nous, dans ma tribu, comme partout au Québec, les hommes ne parlaient pas. Ce sont les femmes qui transmettaient les valeurs, la culture des hommes, le sens de la résistance.

DS : Vous étiez donc dans une situation assez exceptionnelle, entourée presque exclusivement de femmes.

JM : Ce n'est pas exceptionnel. Ce qui est exceptionnel, peut-être, c'est d'en avoir eu conscience très jeune et d'avoir adhéré totalement à l'univers des femmes. Quand je remonte dans ma mémoire, à chaque fois c'est le courage des femmes, la parole des femmes. Je crois que Michel Tremblay vous a dit sensiblement la même chose dans l'entrevue qu'il vous a accordée pour *Lettres québécoises*.

DS : Dans *COMME UNE ENFANT DE LA TERRE*, on retrouve beaucoup de pages consacrées à l'histoire du Québec. Vous ressuscitez Kateri Tekakwita. Qu'est-ce que cette Indienne de la Nouvelle-France représente pour vous ?

JM : Kateri était une mage indienne, une visionnaire, au même titre que Marie de l'Incarnation. Elles représentent la culture des femmes. Le premier dictionnaire des langues amérindiennes, c'est Marie de l'Incarnation qui l'a rédigé . . . En m'attachant à elle, encore une fois c'est l'histoire des femmes que j'écris, vue par une femme. Et cela donne une toute autre version parce que en tant que féministe, je décrypte. Je démens la version officielle et truquée.

DS : Passons maintenant à votre deuxième roman, *LA MÈRE DES HERBES* (1980), que j'ai beaucoup aimé, à cause surtout des descriptions grandioses, archaïques de la nature. Votre grand-mère vous communiquait ses mots de sagesse, vous « passait la mémoire », vous initiait à l'imagerie harmonieuse des ancêtres. Vous ressuscitez « des émotions de l'enfance, du temps au bord du fleuve, avant l'âge de raison, quand (vous aviez) l'impression de faire partie du mouvement des marées, des phases radieuses de la Mère des herbes, du départ des oies sauvages, de l'arrivée des voiliers d'ouïtardes et nuages de brumes aux pre-

mières chaleurs de l'été. » Quelques années plus tard, c'était l'abrutissement : endoctrinement à l'école : démenagement dans un quartier sale et déprimant de Montréal ; travail inhumain dans une manufacture. Mais votre roman n'est pas uniquement autobiographique. Vous poursuivez votre entreprise de démythification, dénonçant le mythe patriarcal de la création, réinterprétant l'histoire du serpent : « Il a toujours été là le beau Serpent précieux ! Il fut le premier révolté ! Fomenta la première révolution lucide, dévastatrice. Il a osé ! Et seul encore, tout seul contre le courroux du Père. Il a tout risqué par amitié, par tendresse pour une femme et un homme. Il avait une imagination exaltée, une imagination qui disait qu'un jardin c'est peut-être trop peu pour une femme, trop petit pour un homme, qu'il est bon d'aller faire un tour ailleurs, plus loin dans le vaste monde, en croquant des fruits, en flânant jusqu'aux portées d'une vision plus large, plus circulaire, une vision qui déborde la nuit de sa genèse. » Inspirée par votre grand-mère, cette conteuse rebelle, audacieuse, mariée deux fois, accotée une fois, vous proclamez l'émergence de femmes telluriques, porteuses d'espérance. La « mère des herbes », c'était l'expression que votre grand-mère utilisait pour désigner la lune. C'est aussi le symbole d'un nouvel univers féminin, d'une ère nouvelle, opposée à l'heure solaire du calendrier des hommes.

JM : . . . du calendrier judéo-chrétien. La mère des herbes représente cette part de l'enfance à jamais protégée par la mémoire. Quelle chance ! grandir au bord du fleuve, dans un univers de femmes où j'ai été choyée, aimée, où j'ai appris le respect des choses vivantes, que ce soient des herbes ou des animaux ! Avec toutes ces connaissances que ma grand-mère et ma mère perpétuaient. Dans la paroisse, elles étaient d'ailleurs très mal vues par monsieur le curé : des espèces de guérisseuses . . .

DS : Dans votre oeuvre littéraire, vous évoquez souvent la rivière Ouareau. Existe-t-elle réellement ?

JM : C'est une rivière du nord qui prend sa source au lac Ouareau et se jette dans la rivière l'Assomption.



Elle a environ 70 milles de long, elle est tumultueuse, canotable et assez peu polluée, merci. Ouareau est un mot amérindien qui signifie : lointaine. Elle coule en face de moi quand j'écris et je crois qu'elle est très profonde en moi.

DS : Les animaux et les plantes jouent un rôle important dans votre oeuvre picturale et littéraire. La poule pourtant considérée comme un oiseau bien ordinaire, prend une signification assez spéciale chez vous.

JM : Vous faites sans doute allusion à *La Saga des poules mouillées*. La langue, toutes les langues, ont un intarrissable réservoir de termes méprisants, tous au féminin, pour décrire le comportement ou l'attitude des êtres : poules mouillées, peau de

vache, enfant de chienne, et nous pourrions continuer jusqu'à la fin du XX^e siècle. Comme je pense que le syndicat du crime traite les femmes comme il traite la nature, c'est-à-dire par la pollution et l'extermination, je suis évidemment sensible à ces termes.

DS : C'est pour cela que vous vous associez si profondément à la nature.

JM : Entre autre. Mais je m'identifie aussi à tout ce qu'on met aux poubelles dans nos ruelles parce que en tant que femme, nous sommes mises à la poubelle et traitées avec le même mépris.

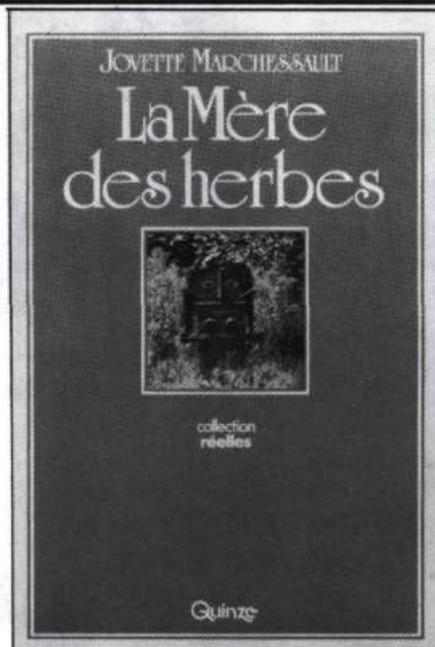
DS : Vous avez la réputation d'être une féministe radicale. Certains critiques ont même prétendu que vous ne

croyez pas que les hommes puissent avoir recours à l'imagerie que vous qualifiez de féminine. Mais est-ce que l'imaginaire féminin diffère essentiellement de l'imaginaire masculin, ou du moins de l'univers d'un créateur qui, tout comme vous, se serait libéré des clichés sociaux, des symboles patriarcaux ? Rien n'empêche un homme-écrivain de véhiculer, de vivre les mêmes symboles et thèmes qui vous inspirent.

JM : Je n'ai jamais dit que les hommes ne pouvaient pas avoir recours à cette imagerie puisque je ne me pose pas de questions sur la création des hommes car toutes mes priorités vont aux femmes. Ceci dit, je constate qu'ils ne parlent jamais des choses dont nous, nous parlons, que nous décrivons. Je ne sais pas si oui ou non ils ont accès à cela, tout ce que je sais, c'est que ça ne semble pas les intéresser car ils n'écrivent jamais là-dessus. Dans quelques générations, il y aura peut-être un changement, car les féministes enfantent aussi des fils. Alors peut-être que... Dans ce sens là : « *Le Monde selon Garp* » de John Irving était une tentative, qui n'allait pas loin, et encore et toujours remplie de fantasmes mâles de viols et de langues coupées. Mais, c'était une tentative. Mais si je regarde l'oeuvre de Norman Mailer c'est, selon moi, l'oeuvre d'un déséquilibré mental.

DS : Dans vos romans et vos pièces, vous attaquez les hommes. Ils sont, du moins ceux dont vous parlez, violents, tyranniques, punisseurs, rigides, malicieux, avaricieux, compétitifs à l'excès. Ils manquent de spontanéité. Hédonistes contrôlés par leurs impulsions sexuelles, ils se « débarrassent de leur névrose sur le dos des femmes ». Les femmes, au contraire, sont chaleureuses, harmonieuses, douces de nature. Croyez-vous réellement à ces différences, ou cherchez-vous plutôt, en simplifiant, à dénoncer un certain type d'homme ?

JM : Je ne simplifie pas. Le certain type d'homme, comme vous dites, est universel et fort nombreux. Mais le syndicat du crime n'aime pas qu'on le conteste et qu'on le dénonce. Les femmes violées, les femmes battues, et ce sont surtout les femmes en-



ceintes qui sont battues, je ne les invente pas. Et c'est odieux que cela fasse rire les élus du parlement. La pornographie, la torture, dix millions de femmes brûlées comme sorcières, je ne l'invente pas. Vos livres pleins de sarcasmes, de fantasmes, de mépris pour les femmes ce n'est pas moi qui les écrit. Le patriarcat ne supporte pas la colère des femmes qu'il qualifie, toujours réducteur, d'agressivité ! Alors qu'il s'agit de combativité. L'amour que nous pouvons nous donner entre femmes, cela le rend complètement paranoïaque ou fou de rage. Dans *LA TERRE EST TROP COURTE*, *VIOLETTE LEDUC*, j'ai écrit un très beau rôle d'homme, celui de Maurice Sachs, tout en nuances. Je ne dis pas cela pour me justifier, car je ne suis pas coupable, mais je ne suis pas manichéenne et j'aime profondément les êtres, celles et ceux qui sont sensibles, qui ont un minimum de sincérité, d'honnêteté intellectuelle. Les autres, je les rejette et je les dénonce. Et je continuerai à le faire.

DS : La langue française a été surtout codifiée pour et par les hommes. Comment peut-on la libérer, la rendre plus apte à traduire les pensées et les émotions des hommes et des femmes ? Est-ce une simple question de genres, de dire « écrivaine » au lieu d'écrivain ? C'est un problème très complexe, je crois.

JM : Nous ferons bouger, basculer la langue par la force de nos images.

La langue changera quand les structures mentales des êtres changeront. Louky a écrit des pages définitives là-dessus, et j'irais dans son sens.

DS : *Triptyque lesbien* (1980) se présente comme une dénonciation des préjugés qui accablent les lesbiennes : « Quand il s'agit de nous, les lesbiennes, ne circulent que des rumeurs, rumeurs pleines d'insinuations et de calomnies. Les Lesbiennes ? Des malades, des névrosées, des salopes agressives, des arrogantes syphilitées ! » C'est aussi une incitation à l'éveil pour toutes les femmes, « damnées vaches castrées tantôt pour des raisons morales, tantôt pour des raisons financières ». Vous mettez surtout en évidence l'imagerie phallocrate de l'Église, sans doute parce qu'il s'agit de l'oppression par excellence pour les Québécoises de votre génération.

JM : C'est une vieille oppression. J'aimerais vous relater un fait historique. Au troisième siècle après Jésus-Christ, vers 340 à peu près, existait une bibliothèque fabuleuse, la bibliothèque d'Alexandrie qui contenait plus d'un million de manuscrits originaux. C'est une femme, Hypathie, qui en était la bibliothécaire en chef, à une époque où les femmes étaient déjà écartées de la vie culturelle et politique. Hypathie, fille d'un célèbre philosophe, était elle aussi philosophe, mathématicienne, inventeur, écrivaine. Elle avait un ennemi, l'évêque d'Alexandrie, (toujours les évêques), qui ne voyait évidemment pas d'un bon oeil le pouvoir de cette femme et tout ce qu'elle représentait : les cultes païns, d'autres civilisations, etc... L'évêque engagea des mercenaires pour la lapider et ensuite la brûler avec ses oeuvres. Puis, il fit mettre le feu à la bibliothèque. Tout brûla, un million de manuscrits, toute la mémoire du monde ! On peut dire que c'est comme si une civilisation pratiquait sa propre lobotomie. Le syndicat du crime dans toute son efficacité. La civilisation judéo-chrétienne est une des succursales du patriarcat. Selon les lieux, les siècles, cela change de nom, mais le principe est toujours le même car il a fait ses preuves.

DS : Pour contrer l'image d'un dieu punisseur, vous parlez de l'archétype de

la Grande-Déesse qui apparaît souvent dans l'art féministe. Si j'ai bien compris, cette déesse que se donnent les écrivaines, les peintres et les sculpteurs, représente un héritage mythologique qui fait pendant aux innombrables mythes patriarcaux. Mais si vous voulez remplacer la mythologie patriarcale par une mythologie matriarcale, n'est-ce pas courir le risque de remplacer un préjugé par un autre, un symbole discriminatoire par un autre ? Ceux qui croient comme moi, que l'homme et la femme ont une origine commune, que l'homme et la femme sont foncièrement semblables, malgré l'héritage social qui les sépare, ne se sentiraient pas tellement à l'aise avec votre idée d'une race unique, somme toute supérieure, de femmes fondatrices.

JM : C'est Merlin Stone qui a posé la question, historiquement, avec *When God was a woman*, et en France, Françoise d'Eaubonne. Les recherches concernant la déesse sont surtout le fait des féministes américaines.

DS : Les féministes américaines vous ont pourtant beaucoup influencée, je crois.

JM : Oui, les Américaines sont si concrètes, si incarnées. Ici, dès qu'on prononce le mot déesse ça soulève une tempête. Denise Boucher a écrit une excellente pièce là-dessus : *Les Fées ont soif*, et ce fut le scandale de la décennie quand elle a fait descendre la sainte Vierge parmi nous, sur la terre. En ce qui concerne la « race des femmes » je n'ai jamais parlé de cela. J'en suis certaine. Mary Daly en parle, mais ce qu'elle dit est fort nuancé. L'image de la déesse apparaît dans beaucoup d'oeuvres d'artistes visuelles américaines, mais elle était déjà dans l'oeuvre de Leonora Carrington, de Leonor Fini, peintres surréalistes, et de bien d'autres femmes. Adrienne Rich a fait un travail de pionnière dans ce domaine, et c'est elle qui a écrit que « la plus grande réussite du patriarcat c'était d'avoir dépouillé l'univers de toute divinité féminine ». Moi, dans mes textes écrits avant *La Saga*, j'ai surtout parlé d'une Grande Mère . . .

DS : Ce serait intéressant si les hommes créaient un grand-père . . .

JM : un Grand-Père cosmique ! Je ne sais pas. Il ne s'agit pas d'imiter, mais de chercher, de créer ses propres valeurs.

DS : Parlons, si vous le voulez bien, de votre première pièce de théâtre, *LA SAGA DES POULES MOUILLÉES* (1981), pièce qui a connu un succès impressionnant à Montréal et, en traduction, à Toronto. Vous réunissez quatre écrivaines d'ici : Laure Conan, « une pionnière qui malgré les calomnies les plus ignobles et la censure de son temps a persisté dans la voie qu'elle avait choisie » ; Germaine Guèvremont qui « malgré ses nombreux enfantements, ses tâches ménagères, a persisté dans la création » ; Gabrielle Roy, « notre itinérante, notre nomade, celle qui a osé la première, parler la langue des ouvrières, des ouvriers » ; Anne Hébert, dont *Le torrent* a secoué notre littérature, et *Le Tombeau des rois* aussi, texte magique, incantatoire ».

JM : Des quatre, c'est Laure Conan qui m'est la plus chère. Elle a d'ailleurs été le point de départ de toute la pièce. Je me suis beaucoup identifiée à elle. Comme elle a été courageuse, en son temps ! La Malbaie au 19^e siècle, ce n'était pas exactement le paradis . . . On attribuait ses ouvrages à son frère, le notaire. Avez-vous la souvenirance qu'on ait attribué l'ouvrage d'un homme à sa soeur ou à sa mère ?

DS : Mais contrairement aux trois autres auteures, Laure Conan n'a pas pu, dans ses écrits, « dépasser la



solitude » (Anne Hébert), exprimer une quelconque révolte (Gabrielle Roy), ni faire le portrait de femmes enfin recon nues pour leurs talents, et non pour la beauté de leurs corps (l'Angéline de Germaine Guèvremont).

JM : Laure Conan, c'est la force de résister à tout : la censure, les brûleurs de livres, le clergé, la famille, la société. Laure Conan, c'est d'avoir persisté dans l'écriture, complètement isolée, d'avoir refusé de se marier, d'avoir assumé tant et tant. D'avoir écrit des lettres d'injures aux directeurs de journaux qui ne voulaient pas rémunérer ses textes. Laure la fière, la courageuse !

DS : Dans la préface à *LA SAGA*, vous dénoncez la critique « patriarcale qui castre, ridiculise, interdit d'images et de paroles » les féministes québécoises. Croyez-vous que la critique a fait du progrès ces dernières années ?

JM : Tout l'appareil critique est mis en place pour empoisonner les vivantes et les vivants et ensuite honorer les mortes et les morts. Car la critique, telle que pratiquée, est mortelle, et pour les femmes et pour les hommes. Quand il s'agit des femmes, elle est, me semble-t-il particulièrement haineuse. J'ai encore en mémoire les critiques qu'on a faites à André Langevin, Françoise Loranger, Gabrielle Roy. La critique est pratiquée par des universitaires, et ces gens-là ont surtout l'habitude des auteurs morts. Ceux ou celles qu'ils ont souvent tués eux-mêmes en les rendant misérables ou désespérées, ou muettes et muets. Les critiques ne boivent pas du café, de la bière ou du vin, ils boivent du sang. Il y a bien sûr des exceptions, des femmes et quelques hommes qui tentent d'éclairer l'oeuvre, de la nourrir, et ce sont gens de culture et de générosité.

DS : Dans une lettre destinée à la critique féministe américaine Gloria Orenstein, vous affirmez que vous avez de plus en plus envie de théâtre, que le récit linéaire ne vous tente plus.

JM : C'est exact. Ce qui ne veut pas dire que je ne reviendrai jamais au roman. J'ai même une idée de roman en tête, mais j'ai aussi une autre pièce de théâtre en tête, et je suis en train d'écrire une pièce de

théâtre. Bon. Reste que le théâtre, c'est la place publique, et j'aime aussi ce travail d'équipe, d'échanges. Il faut dire que de voir sa première pièce montée par Michelle Rossignol entourée d'une équipe de femmes exceptionnelles, Louise Lemieux à la scénographie, Mérédith Caron aux costumes, et Monique Mercure, Amulette Garneau, Charlotte Boisjoli et André Lachapelle comme interprètes, cela vous donne et de la confiance et l'envie de continuer. Et Michelle Rossignol m'a tellement, tellement appris, généreusement, sensiblement. Nous avons ensuite fait l'expérience de la scène torontoise, et ce fut le même plaisir, la même découverte. Je trouve aussi qu'il y a plus de risques au théâtre, on s'expose davantage.

DS : En 1982, vous publiez votre 2^e pièce de théâtre, *LA TERRE EST TROP COURTE*, *VIOLETTE LEDUC*. Ici, plusieurs auteurs nous parlent de la condition féminine : Violette Leduc, auteure entre autres, de *La Bâtarde*, victime tragique des « hommes de sperme » (mari géniteur, éditeurs chauvins, psychanalystes freudatiers) ; Jean Genet dont les écrits ont été louangés même s'il est allé jusqu'au bout de la grossièreté (Aurait-on accepté qu'une écrivaine fasse pareil) ; des amis et partisans de Violette Leduc (Maurice Sachs, écrivain juif et homosexuel ; Simone de Beauvoir et Clara Malraux). Violette Leduc a écrit une oeuvre autobiographique. C'est le cas de beaucoup de féministes, je crois.

JM : Pas seulement des féministes . . . Des femmes écrivains en général.

DS : . . . alors que les hommes . . .

JM : . . . parlent surtout des femmes, évitent toujours de parler d'eux-mêmes, sauf au niveau de la métaphore. Je pense à trois écrivains syphilitiques : Baudelaire, Flaubert et Maupassant. Ont-ils parlé de cela ? Non, alors qu'une femme l'a fait, Louise Hervieu, morte en 1954, prix Fémina 1936, pour son roman *SANGS* dénonçant les ravages de la syphilis, ou des hérédités syphilitiques. C'est grâce à Louise Hervieu que nous avons le carnet de santé.

DS : Comment concevez-vous le rôle de Genet dans votre pièce ?

JM : Genet et Violette Leduc écrivait à la même époque, et où Genet a reçu consécration, reconnaissance, Violette était censurée avec une histoire d'amour entre deux adolescentes, une histoire d'amour et de tendresse. J'ai voulu redonner à cette femme la place qu'elle mérite, car elle est une de nos très grandes écrivaines.

DS : Pour Violette Leduc, la littérature était un salut. Comme elle le dit dans *Votre terre est trop courte*, « la littérature mène à l'amour, l'amour mène à la littérature ». Elle ne voulait pas d'enfants, refusant d'être « sauvée de cette façon-là ».

JM : Pour les femmes, il s'agit souvent de choisir entre création et procréation. Et cela mène à l'amour de soi, des autres, très souvent.

DS : Si vous nous parliez un peu de la pièce de théâtre que vous préparez actuellement.

JM : Il s'agit d'*ALICE ET GERTRUDE* ; *NATALIE ET RENÉE*, *ET CE CHER ERNEST*. (Alice

Toklas, Gertrude Stein, Natalie Barney, Renée Vivien et Ernest Hemingway) L'action se déroule en fin de journée, le 1^{er} octobre 1939, jour de la déclaration de la deuxième guerre mondiale. Encore là, Ernest n'est pas le gros méchant. Au contraire, c'est un homme désespéré, hanté par la mort, la difficulté de vivre. Gertrude est un mélange de génie et de prétention et de cruauté. Chacune, chacun a sa propre individualité. Et c'est drôle et c'est tragique et j'espère, intéressant. Et puis, décrire quatre femmes lesbiennes, ça me tient à coeur, et que Ernest parle de la modernité, de ses rêves d'homme, de ses déceptions, de ses attentes, me tient aussi à coeur.

DS : Jovette Marchessault, merci de m'avoir accordé cette entrevue. Merci aussi à tous ces masques, à toutes ces statues de femmes telluriques avec qui vous cohabitez.

JM : Masques, dessins, fresques, femmes telluriques, tout cela, pour moi, c'est du « signifiant », ça fait du sens, de l'histoire. C'est ma grand-mère, c'est la vie. □



Jovette Marchessault en compagnie de l'interviewer Donald Smith.